

David D. Attal

Florine...
Et le kiosque à Journo

Un Journal des Journo

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-227-5727-0**

© David D. Attal

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

DU MEME AUTEUR
DANS LA MEME COLLECTION

Sur les traces de Spyridon

PREMIERE PARTIE

LE KIOSQUE A JOURNO

Saint-Denis, septembre 1991

David s'assit tranquillement sur le canapé, devant la petite table en bois qui se trouvait devant lui et y déposa deux des feuilles du manuscrit qu'il venait d'achever, côté verso. Cela faisait très longtemps, peut-être depuis qu'il était venu au monde, voilà vingt-trois ans, qu'il avait envie d'écrire cette histoire. Mais il ne savait par où commencer tant il y avait à dire.

L'imagination comme anéantie devant le terrible vide de la page blanche, il releva la tête en réfléchissant et aperçut le portrait de sa mère, suspendu au mur, dans un cadre gris argent à la vitre brisée. Fortunée, c'était son prénom, laissait apparaître sur ce portrait de profil en noir et blanc d'époque, un visage d'une trentaine d'années qui exprimait déjà une extrême douceur, accompagnée d'une grande mélancolie dans le regard. David était bien trop jeune pour l'avoir connue à cet âge, mais il imaginait très bien ce qu'avait pu être sa vie à cette époque.

Quelques souvenirs s'imposèrent subitement à lui, comme des clichés se succédant à très vive allure. Très rapidement, il fut emporté dans un tourbillon d'images qui le transporta momentanément jusque quelques mois plus tôt...

... Cela faisait bien deux ou trois mois que David n'était pas allé au Centre Georges Pompidou pour ses recherches concernant le livre qu'il écrivait. Après une longue journée d'enquête, il rentra chez lui tout heureux, sa petite sacoche noire à la main. C'était sa mère qui la lui avait offerte pour son dernier anniversaire. Depuis quelque temps déjà, les arbres parisiens entamaient leur strip-tease annuel, tandis que leurs premières feuilles rouilles et jaunes s'en détachaient dans un ballet multicolore, jusqu'à joncher le sol d'un tapis couleur moutarde qui annonçait l'arrivée de l'automne.

A peine rentré, David se dirigea d'un pas décidé vers le salon et y déposa sa sacoche sur une chaise. Puis, il se tourna vers sa mère, allongée sur la banquette. Depuis quelques jours, celle-ci était fatiguée. Elle avait dû interrompre les vacances qu'elle passait paisiblement aux Sables d'Olonne et rentrer précipitamment pour effectuer quelques examens de santé. David s'approcha d'elle et déposa un baiser sur sa joue droite.

- Bonjour – lui adressa-t-il.
- Ah... David. Tu es rentré ?
- Oui – répondit-il.

Il n'y avait pas de plainte. Ni dans le ton, ni dans la voix de Fortunée. Pourtant, David sentit bien qu'elle l'avait attendu avec impatience. Par délicatesse, il préféra ne rien dire, pour ne pas lui montrer qu'il le savait. Il ne voulait pas avoir l'air de s'apitoyer sur sa mère.

– Tu as trouvé ce que tu cherchais ? – lui demanda-t-elle.

- Presque. – lui répondit-il.
- Et ton livre... Il avance, alors,...
- Oui. J'ai presque terminé.
- Et quand est-ce que je pourrai le lire ?

– Bientôt, bientôt... – répondit David qui, par un spontané sixième sens, sentait poindre des reproches, sans doute dans le ton employé par sa mère. A moins que ce ne fut par héritage génétique, le sang de sa mère coulant dans ses

propres veines, qu'il fut comme habité par ce sentiment. Comme pour la fuir, il fit le tour de la grande table de salon sans même lui adresser un regard.

– Tu as tort, tu sais... Tu devrais laisser tomber ce livre...

Cette fois c'était bon. La remarque fusait comme il s'y attendait. Pour autant, comme préparé au pire, David s'installa devant sa machine à écrire sans sourciller. Après un blanc de quelques secondes et un soupir, sa mère ajouta :

– ... Moi, j'ai une histoire plus belle que celle-là à te raconter si tu veux l'écrire. C'est l'histoire de ma vie. Moi je te raconte et toi, tu écris...

David rêvait depuis très longtemps de peindre sur son cahier une telle histoire. Mais il ne voulait pas abandonner son livre, qui touchait à sa fin. Et surtout, il avait peur de ne pas être à la hauteur de la tâche. Même avec l'aide de sa mère, qu'il ne s'attendait pas à recevoir et qui lui avait embaumé le cœur, il ne se sentait pas capable de caresser ses paroles d'un coup de plume majestueux, comme il l'aurait souhaité. A son plus grand regret, il décida donc de lui mentir...

– Non... Ca ne m'intéresse pas.

– Tu as tort. Mon histoire est plus belle.

Après un blanc, elle ajouta d'une voix presque rocailleuse qui dévoilait sa difficulté à déglutir :

– Assieds-toi près de moi.

Le ton se voulait ferme, même si elle n'en avait pas la force. David quitta momentanément sa machine à écrire et prit place à ses côtés.

– Je vais te raconter l'histoire de Florine...

C'est ainsi que Fortunée avait toujours souhaité être appelée.

– Sers-toi de ma langue. Elle sera ta plume...

David trouva la formule joliment dite, et très expressive. Il s'imagina plonger dans ses souvenirs pour entendre sa mère lui raconter ses plus belles histoires... A l'encre de ces souvenirs,

tremper sa plume, encore et encore dans l'inépuisable flot de paroles qui se déverserait devant lui, telle une source d'eau claire et pure dévalant les montagnes. Mais curieusement, presque contre sa propre volonté, il s'entendit rejeter sa proposition et formuler le désir de ne pas y donner de suite.

– Ca ne m'intéresse pas – Répéta-t-il.

Pour couper court à toute conversation, il reprit sa sacoche et rejoignit presque aussitôt sa chambre, abandonnant sa mère sur sa banquette. David savait que sa réponse lui avait fait du mal, tout comme sa mère savait qu'il ne reviendrait pas sur sa décision. Combien de fois ne l'avait-elle pas appelé « le Bosch », en référence à l'intransigeance des soldats allemands qu'elle avait connus durant la guerre. Son fils était têtu et ne changerait pas d'avis. Elle le savait et se tût, gardant pour elle son amertume...

Soudain, David ressortit du tourbillon d'images dans lequel il était plongé et se retrouva de nouveau face à sa page blanche. Cette fois, celle-ci était entachée de quelques auréoles. Des larmes, qu'il n'avait pu retenir durant son rêve éveillé, parsemaient désormais le papier. Son livre était terminé. Sa mère elle, n'était plus. Tel un archéologue fouillant les ruines de son propre passé, il avait décidé de reconstituer le puzzle de sa vie en recollant, à l'encre de ses souvenirs, les morceaux de l'histoire de Florine et de son miroir brisé. Un seul élément manquait encore à David : une machine à remonter le temps qu'il allait s'inventer pour recueillir les anecdotes et témoignages des membres de sa famille, mais également de tous ceux qui avaient eu l'occasion de croiser son chemin. Son engin tout juste monté, David appuya sur le bouton de son kiosque à « Journo » jusqu'à ce que le compteur espace temps ne s'arrête à Saint-Denis... A l'été 1995.

Saint-Denis, 1995

Comme la nuit précédente, David ouvrit la porte et descendit les escaliers qui devaient le mener à la rue. C'était une nuit calme, presque blanche. La lune paraissait comme déteindre sur un ciel dont le manteau était parsemé d'une nuée d'étoiles qui brillaient d'une lumière mate, comme figées sur les pages d'un livre pour enfants.

Dehors, le silence qui régnait en était presque assourdissant. David entreprit de prendre le même chemin que la veille. Il tourna de suite à gauche pour se retrouver dans l'artère principale de son quartier. En journée, cette rue regorgeait de monde et était inondée d'une marée véhiculaire, les klaxons slalomant avec le bruit de crissements de pneus. A cette heure tardive, presque matinale, quelques voitures circulaient malgré tout, mais bizarrement, elles n'émettaient pas le moindre son, comme si David les observait passer à travers un mur de verre.

Il s'engagea de nouveau à gauche, longeant la grande artère et marcha jusqu'à l'intersection suivante. Ses pas étaient mesurés et quasi automatiques. Décidait-il vraiment de l'endroit où il se rendait ou était-il attiré par une sirène inaudible ? Il ne le savait pas. Mais ce qui était sûr, c'était qu'il devait prendre ce chemin, il en était convaincu.

David tourna une nouvelle fois à gauche, autour du pâté de maisons qu'il habitait et se retrouva dans la rue parallèle à la sienne. De loin, il lui sembla qu'il pouvait apercevoir l'arrière de sa propre maison. Il redescendit les yeux vers le sol et aperçut un chemin de terre et de rocaillles qui pénétrait au cœur même des autres immeubles. Encore une fois, il s'y engouffra sans trop savoir où celui-ci le mènerait. Une végétation luxuriante qui écrasait presque les habitations environnantes, entourait ce sentier. A mesure qu'il progressait, il allait en s'élargissant, tandis que les immeubles, comme repoussés par cette jungle, disparaissaient quant à eux, peu à peu.

David avançait désormais avec beaucoup d'hésitation, jusqu'à apercevoir le grand palmier tout au fond, à quelques dizaines de mètres devant lui. C'était là qu'il s'était arrêté la nuit précédente et son cœur battait à tout rompre à l'idée de découvrir ce qui se cachait derrière ces grandes feuilles vertes retombant vers le sol.

Soudain, le son réapparut comme si quelqu'un l'avait précédemment coupé. Après les grillons, nichés à la cime des arbres, des cris d'oiseaux exotiques parvenaient jusqu'à ses oreilles... Jusqu'à ce que sa voix vienne se superposer à l'ensemble de cette cacophonie. Ce n'était pourtant pas possible. Mais il l'aurait reconnue entre mille, entre des millions d'autres. Cette voix était celle de Florine... Cette voix était celle de... Maman ? Les quelques pas supplémentaires qu'il fit le transportèrent dans un monde d'émerveillement. Ce n'était plus lui qui avançait, mais le paysage auquel il faisait face, qui s'approchait irrémédiablement jusqu'à ce qu'il en fit partie intégrante.

David se trouvait désormais dans un jardin à la pelouse bien verte, cerclée d'une bordure d'un peu moins d'un mètre de hauteur, bâtie en vieilles pierres jaunes et blanches. Et le grand palmier qu'il avait aperçu quelques minutes auparavant, se trouvait désormais à sa droite, fier, s'élevant très haut dans le ciel. Il faisait jour et le soleil tapait très fort. A l'intérieur de ce

jardin, se trouvait une jolie maison blanche dont on devinait la terrasse, juchée sous un magnifique toit en bois brut.

– Betty !!!

David baissa précipitamment la tête vers la voix qui venait de prononcer ce prénom et l’aperçut enfin. Elle était allongée là, juste devant lui. Bien installée dans une chaise longue en toile rouge, les jambes, dont on ne découvrait que ses mollets dénudés, élégamment croisées sous une légère robe bleue fleurie. Son visage était en partie masqué par ses grosses lunettes de soleil façon mouche et le chapeau de paille bleu foncé qu’elle portait sur la tête. De la main gauche, elle tenait un grand verre transparent qu’elle sirotait à l’aide d’une longue paille, pour se désaltérer. Elle semblait également apprécier la fraîcheur que lui procurait l’ombre du grand palmier, qui s’abattait sur elle.

David reconnut aussitôt sa mère. Elle devait avoir la soixantaine, les cheveux couleur auburn, tout en paraissant dix ans de moins, tant elle semblait reposée et épanouie. Il comprit très vite qu’il s’était transporté en Israël, chez sa grande sœur Betty, où sa mère prenait... Enfin, le temps de vivre. Elle qui avait vouée sa vie à sa famille, ses parents, son mari, ses enfants... Elle semblait profiter comme jamais auparavant. Et c’était sa fille Betty qui lui offrait cette chance en l’accueillant chez elle.

Florine devait vraisemblablement fermer les yeux derrière ses grosses lunettes de soleil, car elle ne semblait pas s’être aperçue de la présence de son fils. David hésita un instant avant de lui indiquer sa présence. Devait-il casser le charme qui régnait en ce lieu... Comment dire... Paradisiaque ?

– Hm... Maman...

David prononça ce mot, qu’il n’avait pas sorti de sa bouche depuis plusieurs années, de façon presque inaudible, avec beaucoup de retenue et d’hésitation. Un temps passa, qui lui parut une éternité. Il s’apprêtait à le répéter, quand il aperçut sa mère remonter lentement sa main droite sur ses lunettes,

puis les baisser, comme pour mieux apprécier celui qui se trouvait devant elle.

– Maman... C'est moi... David.

David était si heureux de revoir sa mère. Et si ému à la fois, qu'il ne décela pas l'attitude de Florine. Celle-ci, loin de lui sauter au cou, se tourna affolée vers la maison de sa fille et s'accrocha au dossier de son transat, sans pouvoir prononcer la moindre parole. En panique, elle semblait supplier sa fille Betty de venir la protéger d'on ne savait quel démon. Pour autant, aucun son ne parvenait à sortir de sa bouche...

David, qui venait de faire un pas dans sa direction, s'aperçut subitement de la terreur qu'il provoquait chez Florine. Il en fut soudainement bouleversé et stoppa net son geste d'amour qui lui avait fait tendre les bras vers celle qui avait été sa mère, mais ne semblait plus le reconnaître... Pire encore, peut-être avait-elle peur de lui, justement parce qu'elle le reconnaissait...

David en fut désappointé. Il tenta de reprendre ses esprits et de réfléchir... Se présenter à elle... Peut-être devait-il lui parler de nouveau, mais pour lui annoncer qui il était... Il s'entendit l'appeler encore, mais n'eut pas le temps d'entendre sa réponse. Un nuage de brume apparut bientôt à la surface de la pelouse, qui très vite, s'épaissit. L'image de sa mère se brouilla, au moment même où Betty sortait à la rencontre de sa mère, alertée par ses cris sourds. Il eut à peine le temps d'entendre ses premiers mots à l'attention de Florine :

– Que fait-il ici ?... Ce n'est pas son heu...

David n'eut pas le temps d'entendre la suite. Il se réveilla en sueur... Dans son lit.

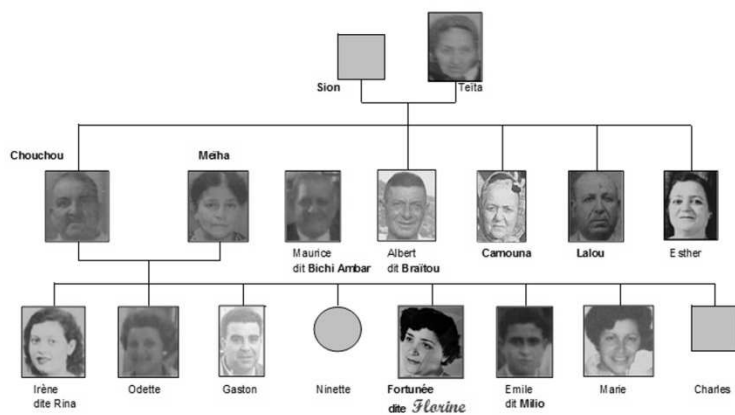
Il avait rêvé bien sûr, même si ce rêve lui avait paru bien réel. David se releva soudainement. Il se trouvait désormais assis sur son grand lit, son corps reposant sur ses bras, tendus derrière lui. Son sentiment était partagé. Il était bien entendu content d'avoir revu sa mère, même en rêve. Car cela ne lui arrivait que trop rarement. D'autant qu'elle lui avait semblé

heureuse et épanouie. Mais un dilemme se posait à lui désormais. Devait-il, comme le lui avait demandé sa mère, dérouler le fil de son histoire, ou au contraire interpréter ce rêve comme un refus de Florine de se voir dérangée, désormais ?

Mais ce qui inquiétait le plus David était bien évidemment la réaction d'effroi de sa mère. Ne l'avait-elle pas reconnu ? Ou bien pire encore, avait-elle peur de son propre fils au point de le renier ? Faisant inconsciemment abstraction des paroles de sa soeur, qui laissaient entendre que l'heure de son petit frère n'était pas encore arrivée, David ne pouvait garder ses interrogations pour lui et espéra que son rêve se poursuivrait... Ce qui arriva à plusieurs reprises durant les nuits qui suivirent... Mais il n'était pas au bout de ses surprises et voyagea bien plus loin que son pâté de maisons... D'un bon, le kiosque le mena soixante ans en arrière, chez Chouchou, le père de Florine.

Tunis, été 1934

Chouchou



Meïha souleva le bras qui l'enlaçait à la taille et en libéra son corps. Malgré le hurlement qui avait réveillé sa femme, la large main de Chouchou se rabattit aussitôt sur le matelas de laine sur lequel ils étaient allongés, aussi brutalement qu'une enclume fracassant la surface d'une eau claire et paisible. A la seule différence qu'aucune onde résiduelle ne vînt auréoler sa surface. Les cinq doigts de la main étaient écartés en éventail, se laissant caresser par la douce chaleur qui émanait encore du drap que venait de quitter Meïha et qui irradiait désormais tout son corps. Comme un réflexe, un petit rictus vînt se dessiner sur ses lèvres moustachues.

Meïha mit ses babouches rouges aux pieds et se traîna péniblement jusqu'à l'entrée de leur chambre. Délicatement, elle ouvrit la porte qui donnait sur celle de ses filles. Essayant de faire le moins de bruit possible pour ne pas réveiller son mari, dont le ronflement aurait pourtant pu couvrir les cris de sa fille. Puis, elle se traîna difficilement jusqu'à la pièce voisine où couchaient ces demoiselles. Il s'agissait d'une pièce exigüe aux murs blanchis à la chaux. Dans le recoin gauche de la chambre, l'aînée Irène, dormait du sommeil du juste. Imperturbable, elle avait le visage doux et gracieux d'un ange qu'elle ne se serait en aucun résolu à extirper de son sommeil mielleux. A ses côtés, une belle jeune fille de 14 ans était assise, formant un angle droit entre ses jambes, alignées l'une sur l'autre le long du sol et un buste relevé qui reposait contre le mur. Odette avait toujours aimé s'occuper de sa jeune sœur, comme s'il s'était agi de sa propre fille. Serrée dans ses bras contre sa jeune poitrine, elle tenait Florine, en larmes et la respiration haletante. Meïha s'approcha d'elles en balançant son corps mécaniquement de gauche à droite, comme l'aurait fait un métronome à cadence mesurée. A trente-six ans, elle était fatiguée par les années de travail auprès de ses déjà six enfants, mais elle ne faiblissait pas et s'assît auprès de sa cadette.

– Euzraleuk ya beunti (Qu'est-ce qui t'arrive ma fille) ?

A sept ans, la peau très blanche et les cheveux tout bouclés, Florine reniflait encore, tandis qu'Odette lui caressait sa douce chevelure bouclée. Celle-ci releva la tête pour répondre à sa place.

– Mai na reufch... (je ne sais pas)

– ... Je crois qu'elle a fait un nouveau cauchemar.

Meïha expira longuement tandis qu'elle s'approchait d'elles.

– Laisse-la moi, je vais la calmer un peu.

Odette ouvrit les bras pour libérer sa jeune sœur, qui la quitta aussitôt, pour se blottir dans les bras de sa mère. Meïha la serra délicatement et la cajola du mieux qu'elle le put, en entamant un chant traditionnel :

– Ah, ah, aah... Oubatikabalah. Ah, ah, aah, aah... Ya huitah meugiènai, ai. Ah, ah, aah... Oubatikabalah... Ah, ah, aah, aah... Ou Dark bebel assah ah...

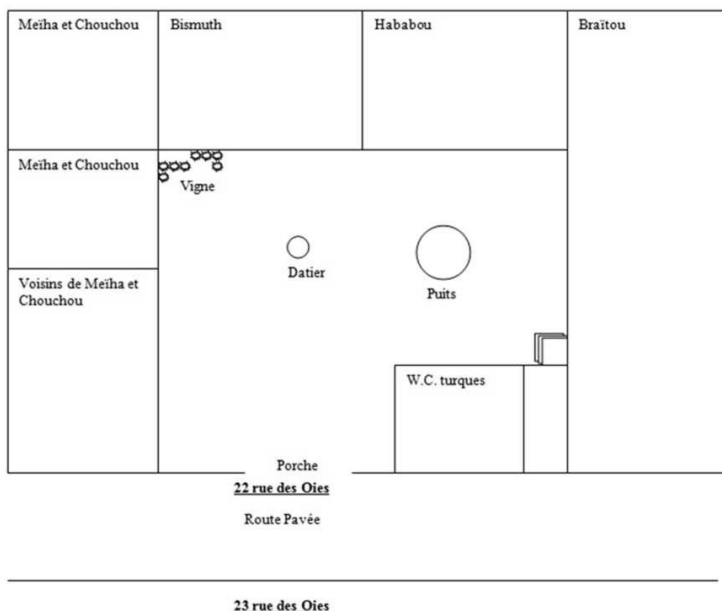
Florine était doucement balancée par le rythme des légers mouvements d'avant en arrière exécutés par sa mère et par cette mélodie qu'elle connaissait si bien pour l'avoir maintes fois entendue depuis toute petite, dès qu'elle avait besoin d'être réconfortée. Ses larmes, qui avaient perlé le long de ses joues roses et bombées, commencèrent à sécher jusqu'à ce qu'elle se laisse délicieusement glisser vers un léger sommeil. Celui-ci l'emporta délicatement jusqu'à de nouveaux horizons plus lointains.

Au bout de quelques instants, Odette fit un mouvement de tête en direction de sa mère pour lui signifier qu'elle s'était rendormie. Meïha redéposa délicatement la tête toute bouclée de sa fille sur le matelas en laine, puis se releva péniblement de sa couche. Elle embrassa Odette sur le front, puis s'approcha de la fenêtre de leur chambre. Derrière de petits rideaux en dentelle blanche, les teintes bleues nuit du ciel viraient doucement à l'orange, annonçant le lever d'un nouveau jour de beau temps. Plutôt que de rejoindre son époux, Meïha décida de prolonger son chemin en direction de la chambre de

ses garçons. Gaston, le grand, dormait à poings fermés. A ses côtés, à tout juste quatre ans, le petit Milio présentait un visage de petit poupon. Elle le frôla en prenant bien soin de ne pas le réveiller. Enfin, elle tourna à petits pas à droite, en direction de ses fourneaux, avec le même mouvement de métronome...

... Le soleil caressait le dattier du patio depuis quelques minutes à peine, mais il faisait déjà très chaud. Dans la cour intérieure, la porte des toilettes turques s'ouvrit brusquement, laissant apparaître les contours d'un homme robuste, les bretelles encore pendantes autour des jambes de son pantalon gris. Dans le quartier de Bab El Cartagena, tout le monde connaissait et respectait Chouchou. Menuisier à ses débuts, il avait réparé et fabriqué toutes sortes de meubles pour ses voisins, qui le craignaient autant qu'ils l'appréciaient. Le caractère bien trempé, il avait finalement abandonné son premier métier pour ouvrir une petite échoppe à côté de l'école de l'Alliance Israélite Universelle. Bonbons, petites fournitures scolaires et autres sandwiches tunisiens à l'harissa imbibés d'huile, délicieusement préparés par sa femme Meïha. Chouchou y proposait le parfait nécessaire aux petits écoliers et à leurs parents.

Oukalah (Copropriété)



Sa casquette coiffée sur la tête, il remonta ses bretelles en marmonnant quelques jérémiades. Il était de mauvaise humeur. Les hurlements matinaux de sa fille Florine, bien que l'ayant laissé affalé sur son lit, avaient malgré tout réussi à perturber son sommeil. Il était de mauvais poil et comptait bien le faire savoir. Traînant les pieds dans ses babouches beiges incrustées de brillants vert émeraude, Chouchou traversa la cour de son oukalah (copropriété) encore déserte à cette heure-là et se dirigea juste en face, vers les fourneaux où se trouvait déjà sa femme. Cependant, il n'eut pas le temps d'écarter les lèvres pour rouspéter. Meiha se tourna vers lui, les yeux larmoyants. Décontenancé, Chouchou referma la

bouche qu'il venait d'ouvrir pour crier sa « déshumeur » et s'approcha d'elle pour la prendre dans ses bras.

– Shbik (Qu'est-ce qui se passe) ?... - finit-il par sortir avec tendresse pour celle qu'il avait toujours aimée.

– C'est Fritna. – répondit-elle, en parlant de leur fille Florine, tout en baissant la tête.

– La marbounah ?... C'est encore elle qui a hurlé cette nuit... Toujours son rêve ?

– Ce n'est pas sa faute... - Meïha la défendit-elle.

– Elle télépathe...

– Mais que racontes-tu ?

– Elle ne sait pas de qui il s'agit. – Ajouta-t-elle, sûre d'elle.

– Mais il semble la connaître... Et il est revenu cette nuit...

– Et que veut-il ? – la coupa-t-il, en colère.

– Elle ne sait pas. Il l'a questionnée sur sa vie d'avant...

– Quelle vie d'avant ?

– Mais elle ne sait pas je te dis...

– Qu'elle le renvoie chez Baba Schmoël... – conclut-il en parlant du père de sa femme, un mohel ⁽¹⁾ réputé, dont on disait déjà qu'il télépathait.

– ... Et passe un peu le kanoun ⁽²⁾ dans toute la maison, qu'il nous débarrasse de ces mauvais esprits...

Chouchou lâcha subitement Meïha et elle sut que la discussion était désormais close. Elle se retourna vers ses fourneaux et remplit un bon bol de soupe de pois chiches, qu'elle posa sur la petite table devant laquelle son mari s'était assis, jambes écartées. Chouchou retrouva le sourire et se délecta des parfums d'épices que dégageait le plat de sa femme. Une fois rassasié et bien que sa journée n'avait pas encore commencée, elle lui coupa un peu d'Harish Teuleuj ⁽³⁾ qu'elle venait de préparer et lui en donna une bonne part, accompagnée d'un bol de Dror ⁽⁴⁾. Chouchou ne se fit pas prier et entama le gâteau à la semoule. Durant sa mastication,

quelques graines vinrent s'accrocher et se balancer à sa petite moustache au rythme de ses mouvements de mâchoire. Des graines de semoule qui disparurent aussitôt, au moment où il se délecta de la boisson chaude et épaisse qui se trouvait dans son bol. Le ventre bien rempli, il se leva péniblement et alla rejoindre son frère Braïtou, qui vivait juste en face dans la même Oukalah ⁽¹⁾. Ensemble, comme chaque vendredi matin, ils devaient se rendre au hammam.

– Ah ya Braïtou ! ! – Criait-il. Si fort que toute la copropriété pouvait assister à leur conversation...